

L'AUTOMNE, OU L'INVENTION D'UN ÂGE D'OR

Claire Bonnotte

CAT. 207 ISIDORE ROSENSTOCK
(1880-1956), *L'Automne à Versailles*,
vers 1910, collection particulière

La saison des superlatifs

Dans la topologie du parc, l'automne a une place assignée : à quelques mètres du haut de l'escalier des Cent-Marches, il s'incarne sous les traits du dieu Bacchus, sculpté par les frères Marsy¹. Quand, à la fin de l'été, les allées du célèbre « carrefour » se couvrent d'une teinte ocre et que le bassin s'entourbe de feuilles mortes, le groupe en plomb doré polychromé revêt une dimension particulière. C'est un changement radical d'ambiance, après l'euphorie des Grandes Eaux, et leur fréquentation galopante. Au moment où l'on rentre les orangers pour l'hiver, les écrivains viennent contempler le spectacle de l'automne, collectionnant dans leur mémoire – à la manière du personnage de Des Esseintes dans *À rebours*² – l'expérience de ce spectacle, qu'ils consignent sous leur plume. « Versailles a ses “grandes feuilles”, comme elle a ses “grandes eaux” », remarque avec malice le poète Henri de Régnier³, qui n'en compte pas moins au nombre de ses plus fidèles admirateurs⁴, faisant rimer « l'automne » avec « Latone⁵ ».

Au tournant des années 1900, et dans les premières décennies du XX^e siècle, la saison remporte tous les superlatifs : féerie, magnificence, majesté, noblesse, somptuosité, éternité... Rien ne l'égale dans l'écrin versaillais. Pour de nombreux écrivains, il est même question d'un pèlerinage annuel : ainsi chez Maurice Barrès⁶, Marcel Proust⁷, Gabriel Mourey⁸ ou encore Robert Dieudonné⁹. À défaut de réellement admirer Versailles pour lui-même, ils viennent, tel Maurice Barrès, y « voir l'automne » et admirer ses « somptueuses tapisseries¹⁰ » naturelles. De retour au coin du feu, son charme indicible occupe tous les esprits, de même que les sujets de conversation, comme chez Stéphane Mallarmé¹¹.

À bien des égards, les auteurs se livrent à une véritable surenchère d'admiration pour l'automne versaillais, pourvoyeur d'une indicible mélancolie. On pourrait ainsi opposer le « royal cimetière de feuillages¹² » de Proust à la « grande cathédrale effeuillée¹³ » de Barrès. Dans cette même veine, le poète Robert de Montesquiou n'est pas en reste, célébrant dans ses fameuses *Perles rouges* le « grand enterrement de la terre¹⁴ », au cours duquel « la feuille morte pleure à flots, par cataracte¹⁵ ».

Le « salon d'automne »

En miroir de l'exaltation manifestée par les écrivains de tous bords, l'automne suscite à la même période une ardeur semblable de la part des artistes. Célèbres, confirmés ou simples amateurs, les feuilles mortes constituent un véritable aimant pour les peintres, au point de devenir un « salon d'automne » quasi institutionnel. Son atmosphère et ses couleurs mordorées ravissent les néo-impressionnistes et les symbolistes, qui accourent dans les allées du parc dès le début de la saison. Si l'on mesure mal aujourd'hui l'envergure de cette production, son importance est manifeste dans les livrets de salons¹⁶, où figurent un nombre impressionnant d'œuvres intitulées « L'automne à Versailles ». Paul Helleu, Gaston La Touche, Henri Zuber, Henri Le Sidaner, Henri Martin, Lucien Lévy-Dhurmer,

1. Balthasar et Gaspard Marsy, *Bacchus* dit aussi *l'Automne*, 1673-1675, inv. 1850.9187.

2. Joris-Karl Huysmans, Paris, G. Charpentier, 1884.

3. Régnier, éd. 2002, p. 512.

4. Régnier, 1902 : l'ouvrage totalise vingt-quatre occurrences du terme « automne », auquel un poème entier est par ailleurs consacré (p. 164).

5. Régnier, 1902, p. 26.

6. Barrès, 1907, p. 112 ; Barrès, 1936, p. 127.

7. Fraisse, 2018a.

8. Mourey, 1913.

9. Dieudonné, 1933.

10. Barrès, 1907, p. 112.

11. Régnier, éd. 2002, p. 230 [4 novembre 1890].

12. Proust, 1896, p. 173-174.

13. Barrès, 1907, p. 113.

14. Montesquiou, 1899, p. 15.

15. *Ibid.*, p. 16.

16. Krzyzkowski, 2003, p. 20.



17. Pour Robert de Montesquiou, Paul Helleu est le chantre de cet automne versaillais ; voir Montesquiou, 1913, p. 74.

18. Rostand, 1908 : « Écartant la feuille morte » dans les bassins de Versailles pour y faire baigner des nymphes. L'artiste est parfois surnommé le « poète des automnes à Versailles » (« Salons et expositions », *Le Petit Parisien*, 17 juin 1925, p. 4).

19. George Barbier à Robert de Montesquiou, Bibliothèque nationale de France, Manuscrits français, Fonds Montesquiou, NAF 15267, n. d. [Paris, mercredi], fol. 147 recto : « Ces beaux jardins où l'automne agonise plus éclatant que le corail, l'ambre et la flamme, plus nuancé que le gosier brûlant des oiseaux des îles, plus chaud et plus ondoyant que les yeux du soleil dans une bonbonnière d'écaille blanche. »



CAT. 202 HENRI ZUBER (1844-1909), *Le Passé, Versailles*, 1898, Amiens, collection des musées d'Amiens, inv. M.P.474

tous se mesurent – dans un contexte de compétition plus ou moins larvée – à l'automne versaillais. Certains artistes viennent spécialement s'installer à proximité du parc durant quelques semaines ou quelques mois, comme Paul Helleu durant l'arrière-saison. Si ce dernier s'érige en chef de file de ce courant¹⁷, d'autres émules gravitent autour du même « trésor », notamment Gaston La Touche, qui célèbre le poète Edmond Rostand¹⁸. Dans leur sillage, les illustrateurs du courant « Art Déco », viennent y chercher l'inspiration, tel le jeune George Barbier¹⁹, de même que les photographes. Loin d'être un phénomène national, le spectacle attire les artistes étrangers, comme Giovanni Boldini (cat. 201), mais également les Russes Konstantin Somov, Alexandre Benois et sa nièce Zinaïda Serebriakova (cat. 204).



CAT. 206 GEORGES LEROUX (1877-1957), *Parc de Versailles en automne*, vers 1920, Beauvais, MUDO – Musée de l'Oise, 80.19



CAT. 204 ZINAÏDA SEREBRIAKOVA (1884-1967), *Le Parc de Versailles en automne*, 1925, Moscou, musée d'État des Beaux-Arts Pouchkine, P-13171

Outre la beauté des couleurs, aux teintes généralement dorées et terreuses, un sentiment de sérénité et de calme émane de ces œuvres, comme dans les toiles d'Henri Zuber (cat. 202) ou d'Henri Le Sidaner (cat. 205) : le temps semble s'être figé, fixant pour l'éternité le sacre d'un âge d'or. Fidèles à la solitude célébrée par les écrivains, les paysages sont généralement dénués de présence humaine. Parfois, quelques frêles figures s'y promènent, sans pour autant perturber l'œuvre de dame Nature : chez Georges Leroux, deux femmes représentées de dos se tiennent par le bras, cheminant tranquillement sous le regard d'un faune (cat. 206). Si le calme prévaut le plus souvent, certains artistes prennent le contrepied de cette vision idyllique, en montrant le déchaînement des éléments climatiques. Dans un des panneaux du cycle des saisons que Maurice Leloir exécute en 1900-1903 pour une villa de Saint-Jean-Cap-Ferrat, ce ne sont pas les feuilles qui volent mais les papiers du protagoniste en costume, situé au premier plan, balayé par la pluie striant la surface de la couche picturale (fig. 1).

Un lieu de syncrétisme

Pendant quelques semaines, de nombreux esthètes convergent ainsi en direction de Versailles, jouant parfois de connivence, à la manière d'un conciliabule d'érudits épris d'une seule et même passion. Pour Montesquiou, rien n'est mieux que de s'entourer de Maurice Lobre, de Giovanni Boldini ou de Paul Helleu pour « s'entretenir des maux du vieux Parc, des blessures du vieux Palais, et de les regarder tous deux, en Automne, agoniser avec grâce et avec grandeur [...] »²⁰.

Au-delà de cette communauté d'esprit, l'acmé qu'offre la nature à ce moment précis de l'année, situé entre la fin du mois d'octobre et le début du mois de novembre, s'accompagne d'une explosion des sens. Pour l'écrivain Gabriel Mourey, le parc ne se réduit désormais plus aux « jardins de l'intelligence », tels que les caractérise le journaliste Lucien Corpechot²¹, mais se métamorphose en « jardins de la sensibilité »²². Autrement dit, c'est alors qu'ils s'humanisent, convoquant de manière éphémère tous les sens, dont en premier lieu la vue. La variété du nuancier qu'exaltent les poètes, variant du safran au rouge sang, se décline dans une multiplicité de tableaux aux couleurs délicates (cat. 207 et 203). La palette se fait parfois plus vive, comme chez Gaston La Touche, qui accentue le caractère incandescent de la nature (cat. 265), semblant littéralement se consumer. Après la vue, l'odorat domine : cette « forte odeur d'automne »²³ que célèbre Henri de Régnier ou celle du « buis »²⁴ vantée

20. Montesquiou, 1910, p. x.

21. Corpechot, 1912.

22. Mourey, 1913.



FIG. 1 MAURICE LELOIR (1853-1940), *Pluie et vent au Grand Trianon (L'Automne)*, 1900-1903, collection particulière

par Marcel Proust prennent une dimension léthifère chez Barrès, qui les assimile à celle du chloroforme²⁵. Quant à l'ouïe, c'est le silence qui prévaut, ce « bruit de soie froissée²⁶ », celui « de feuilles d'or et de roses fanées²⁷ » ou « le murmure du vent²⁸ ». Dans bien des cas, les sens s'interpénètrent, notamment le goût et le toucher, l'automne permettant ainsi de « sentir sa lourdeur, humide et odorante, s'imprégner de sa tristesse²⁹ ». Malgré la mélancolie qui l'accompagne, et parfois le mauvais temps, un sentiment de plénitude règne au sein du parc. Pour Henry de Montherlant, la pluie d'automne qui tombe sur les jardins du Roi recèle une infinie douceur³⁰. Si la vue ressort très nettement dans la littérature, les autres sens sont plus difficiles à percevoir dans les arts. Avec un peu d'imagination, l'ambiance d'automne inhérente à ces œuvres et les souvenirs intemporels qu'elle provoque en nous n'en suscitent pas moins cet éveil. Chez Gaston La Touche, le syncrétisme de l'automne atteint son paroxysme, mariant l'air, l'eau et le feu, dans une atmosphère de paradis perdu (cat. 261 p. 368).



CAT. 203 HENRI ZUBER (1844-1909), *Versailles, vue animée du Galatée mourant*, fin du XIX^e siècle, collection particulière

23. Régnier, éd. 2002, p. 791.

24. Proust, 1896, p. 174.

25. Barrès, 1907, p. 113.

26. *Ibid.*, p. 114.

27. Régnier, 1902, p. 28.

28. Régnier, éd. 2002, p. 247.

29. *Ibid.*

30. Montherlant, 1920, p. 171.

31. Barrès, 1907, p. 112.

32. Antoine Benoist, *Louis XIV, vers 1705*, château de Versailles, MV 2167.

33. Nollac, 1906, p. 2.

34. Montesquiou, 1897.

35. Hahn, 1933, p. 127.

36. *Ibid.*, p. 124.

37. Montier, 1903.

38. « M. Millerand demeurera à Versailles jusqu'à la mi-octobre », *Paris-Midi*, 27 septembre 1920.

39. « L'automne à Versailles », *L'Humanité*, 7 octobre 1937.



Le symbole tapi sous les feuilles

L'aspect contemplatif d'un grand nombre d'œuvres – à la fois littéraires et artistiques – ne saurait occulter leur sens profond, enfoui sous les amas de feuilles mortes. La lente agonie de la nature offre, en effet, un écho à la conscience de la disparition d'un monde. Versailles, temple de la monarchie d'Ancien Régime, apparaît au bord de la « décomposition³¹ ». Malgré les restaurations, plus ou moins bien vécues, son visage s'apparente à celui d'un moribond, à l'image du vieux roi Louis XIV peint en cire par Antoine Benoist³². Pour Pierre de Nolhac, l'automne déserté par les foules permet ainsi à « la maison de nos rois » de reprendre « sa signification souveraine », notamment à la faveur des couleurs dorées qui « s'accordent à rappeler les splendeurs d'autrefois³³ ». Robert de Montesquiou dresse le même constat au sujet des toiles de Helleu, dans lesquelles il imagine « des automnes plus anciens [...] où des feuillages jaunes se sont défilés comme les grains de chapelet d'un abbé musqué, les perles mortes d'un collier de favorite³⁴ ». Ce sentiment d'entrevoir le temps jadis, dissimulé en son sein, inspire également le compositeur Reynaldo Hahn : « Je ne puis, en marchant dans ces belles allées couvertes de feuilles mortes, me dire sans émotion que Mlle de La Vallière les a peut-être foulées, en proie à de cuisantes douleurs³⁵ », consigne-t-il dans son journal. Selon lui, l'automne est plus en adéquation avec « l'esprit du lieu » que durant le reste de l'année, offrant durant quelques jours la possibilité « de méditer sur ce grand cadavre³⁶ ».

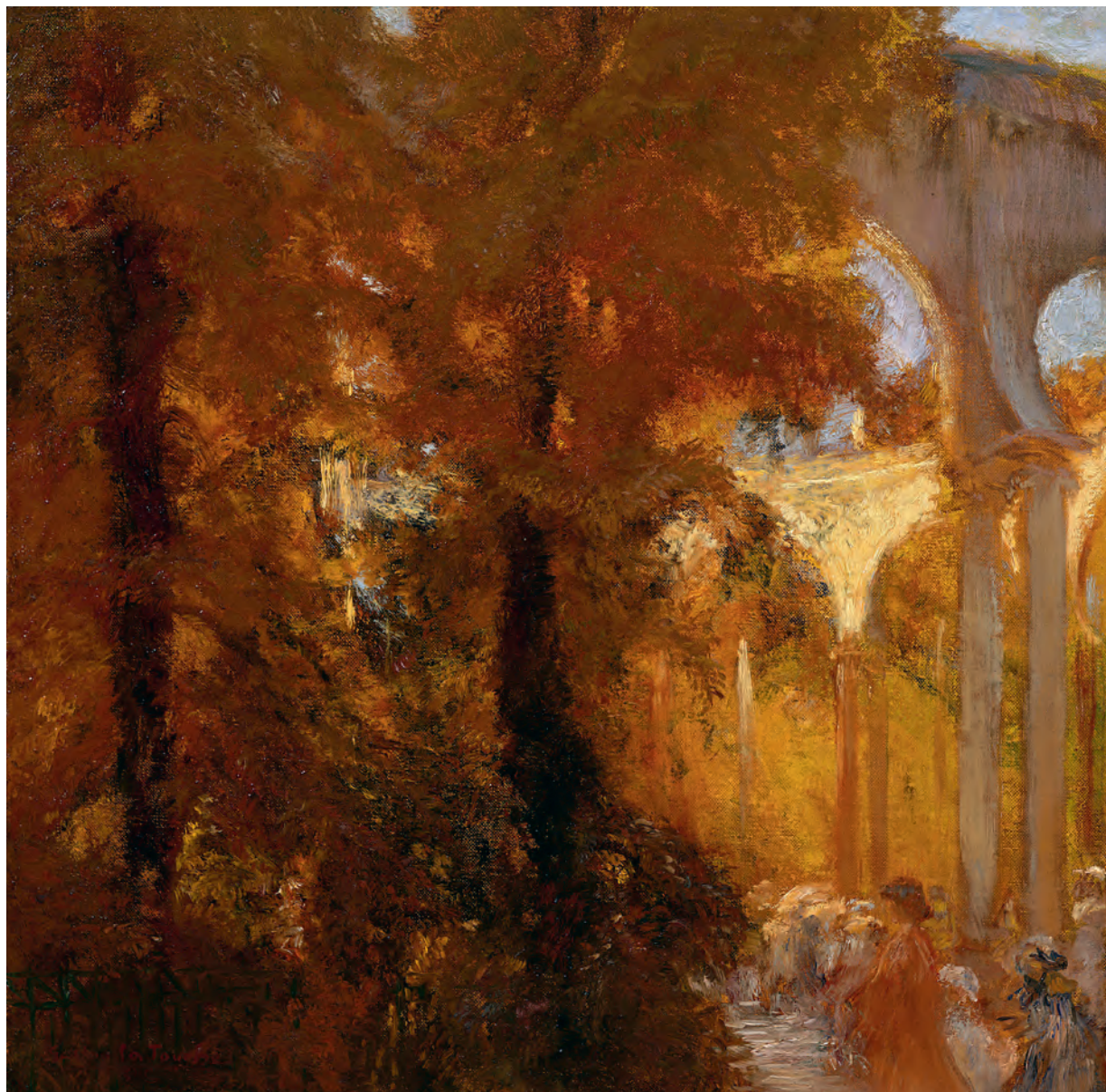
*L'Automne des lis*³⁷, vers composés par Edward Montier sur les dernières années de Marie-Antoinette, s'inscrit pleinement dans cette mouvance nostalgique, qu'il ne faut néanmoins pas restreindre à de simples relents monarchistes exacerbés. Les personnalités politiques de la Troisième République semblent partager, de façon relativement consensuelle, cet intérêt pour la saison, à l'instar du président de la République Alexandre Millerand, pour lequel « aucun spectacle n'est comparable à celui de l'automne à Versailles³⁸ ». Même le journal *L'Humanité*, organe du parti communiste français, célèbre sa magnificence à la veille de la Seconde Guerre mondiale³⁹.

De vers surannés en bacchanales

Tel un spectacle de l'opéra, celui de l'automne à Versailles suscite une telle attente qu'il engendre parfois d'inévitables déceptions. On le compare d'une année à une autre, comme s'il devait demeurer éternellement



CAT.201 GIOVANNI BOLDINI (1842-1931), *Statue en automne*, vers 1895, Ferrare, Museo Giovanni Boldini, inv. 1451



CAT. 265 GASTON LA TOUCHE (1854-1913), *La Colonnade à Versailles*, vers 1910, Londres, collection particulière



CAT. 205 HENRI LE SIDANER (1862-1939), *Le Buste, automne*, 1933, Versailles, musée Lambinet, inv. 90.4.4

40. Hahn, 1933, p. 99.

41. Nohac, 1906, p. 1.

42. Albert Flament, « Villes d'automne », *Les Modes*, octobre 1910, A10, n° 118 : « Dès le commencement de l'automne, ces deux villes sont fréquentées par les privilégiés de la vie, les femmes élégantes, les écrivains, les peintres et ceux qui sont de véritables artistes par la sensibilité. »

43. Mourey, 1913.

44. « Pour quand ? », *Les Modes de la femme de France*, 28 octobre 1923, p. 10.45. *Le Figaro*, 31 août 1927, p. 5.

46. Proust, 1896, p. 174.

47. Régnier, 1902, p. 28.

48. Samain, 1901, p. 7. Ces vers sont mis en musique par le compositeur versaillais Georges Hüe (*Versailles*, Paris, Heugel, 1920).49. *Ibid.*, p. 161.

50. Martin du Gard, 1955, p. 86 ; Léonard-Roques, 2005, p. 15.

51. Trilby, 1921, p. 46.

52. Léonce Burret, « Salon d'Automne », *La Vie parisienne*, 18 octobre 1909, p. 754-755.

53. Hahn, 1933, p. 121.

le même : « Il n'a pas été aussi beau que de coutume, mais depuis hier le parc a revêtu son manteau d'or⁴⁰ », se rassure Reynaldo Hahn. N'y aurait-il pas une forme de snobisme inhérente à cette vogue automnale ? Dans son ouvrage sur les jardins, Pierre de Nolhac recommande de profiter du parc à « la fin de l'automne », quand les allées sont enfin « désertes⁴¹ ». Cette féerie serait-elle, par vocation, réservée à quelques privilégiés ? C'est ce que semble affirmer l'écrivain Albert Flament dans *Les Modes*, jouant de la comparaison entre Venise et Versailles⁴². Si l'on en juge par certains articles, la presse féminine s'empare de cette contagion⁴³, au point de promouvoir des tenues vestimentaires spécialement dévolues à la promenade dans les allées du parc. Ainsi, « pour les langueurs d'un bel après-midi d'automne à Versailles », *Les Modes de la femme de France* préconisent le port d'un « manteau-cape en drap vert foncé, "réchauffé" d'astrakan noir et doublé de crêpe de Chine noir », présenté comme la « parure mélancolique qui convient à ce cadre grandiose⁴⁴ ». À cette occasion, les riches élégantes se parent ainsi de leurs plus beaux atours (fig. 2). De manière tout à fait opportune, une forme de tourisme saisonnier s'instaure localement : « Passez l'automne à Versailles, près du parc, des forêts, au "Home Marie-Antoinette", stipule une petite annonce passée dans *Le Figaro*⁴⁵... Toutefois, les campagnes de publicité menées durant l'entre-deux-guerres par les Chemins de fer de l'État attestent une démocratisation progressive du phénomène.

À l'image du dieu Bacchus, qui est l'emblème de la saison, l'ardeur automnale n'engendrerait-elle pas une griserie décadente ? « Que de fois, à la coupe rougie de vos bassins de marbre rose, j'ai été boire jusqu'à la lie et jusqu'à délirer l'enivrante et amère douceur des jours d'automne⁴⁶ », concède Marcel Proust. Un dessin de l'illustrateur Georges Léonnec présenté en couverture d'un numéro du magazine populaire *La Vie parisienne* confirme cette tentation : une farandole de jeunes femmes nues, dansant au son de la flûte d'un faune, entoure la nymphe à la coquille de Coysevox (cat. 302).

Par ailleurs, on ne peut que reconnaître le charme – volontairement ? – désuet de certains textes et de certaines œuvres. À force de jouer à outrance sur la corde mélancolique, « l'automne est las d'avoir entendu les fontaines⁴⁷ » et en devient une saison « surannée⁴⁸ », voire « mortelle⁴⁹ ». L'autodérision est à peine feutrée chez Martin du Gard, qui se moque d'un poète venu « cueillir une gerbe de courts poèmes à Versailles, vers la fin d'octobre : notations ténues, d'un charme vieillot, évocatrices d'automne, de petits appartements fanés, de glaces lépreuses, de charmilles, de vasques, et de blancheurs de lune sur des torsos de faunes⁵⁰ ». Cette habitude d'aller « voir l'automne à Versailles », instituée comme un passage obligé, lui ôte une part de son charme : « J'ai couru avec mon mari tous les restaurants à la mode, enfin aujourd'hui, comme il est de bon ton de venir admirer Versailles à l'automne, nous nous sommes décidés ce matin à faire comme tout le monde⁵¹ », s'exprime ainsi l'héroïne d'un roman de Marie-Thérèse Léontine de Marnyhac. Cette critique n'épargne pas davantage les arts : de manière ouvertement satirique, un dessin de Léonce Burret caricature l'enchevêtrement de chevaux plantés devant le temple de l'Amour du Petit Trianon, transformé en « salon d'Automne⁵² ».

Plus que toute autre saison, l'automne confère donc à Versailles une dimension singulière, pour le moins teintée d'antagonisme. La « splendide dévastation de l'automne⁵³ » décrite par Reynaldo Hahn au moyen d'un oxymore en traduit bien tout le kaléidoscope sensoriel et signifiant. Durant toute la période, le spectacle de cette mort annoncée – et attendue – s'avère propice à la création. Et si d'autres saisons semblent faire pâle figure face aux ardeurs automnales, rappelons que la Belle Époque n'en constitue pas moins un printemps pour Versailles, alors en pleine renaissance.



FIG. 2 ANDRÉ-ÉDOUARD MARTY (1882-1974), « L'automne à Versailles », dans *Jardin des modes nouvelles*, 15 novembre 1913, Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Estampes et de la photographie, JO-40482



CAT. 302 GEORGES LÉONNEC (1881-1940), « Le premier bal de l'automne », dans *La Vie parisienne*, 25 octobre 1913, collection particulière